



N° SAU/132 - 24 décembre 1975

LES MUSULMANS DEVANT LE MYSTÈRE DE LA CROIX : REFUS OU INCOMPRÉHENSION ?

M. Borrmans

Communication faite au Congrès International : "La Sapienza della croce oggi", tenu à Rome du 13 au 18 octobre 1975 pour le deuxième centenaire de la mort de Saint Paul de la Croix, fondateur des Passionistes.

Tout Chrétien engagé solidairement avec les Musulmans dans le dialogue quotidien de la vie, du travail, de l'amitié et du salut, découvre, un jour ou l'autre, combien le mystère de la Croix demeure étranger au monde religieux de ses partenaires, puisqu'il se voit refusé par eux tant au plan des faits historiques qu'à celui de leur interprétation. Le Chrétien n'est-il pas alors secrètement invité à redécouvrir le scandale de la Croix dans toutes ses dimensions et à en vivre plus radicalement les exigences pour le seul amour du Crucifié, Jésus ressuscité ? Nous voudrions rappeler ici, très brièvement, les sources coraniques, historiques et théologiques de ce refus musulman de la Crucifixion, refus qui n'est pas sans logique, avant de signaler comment le Chrétien pourrait exprimer, au Musulman, et les faits et sa foi, d'une manière qui soit, en même temps, respectueuse et compréhensive.

I. Aux sources coraniques du refus.

Deux versets que l'on trouve dans les sourates 3 et 4, toutes les deux médinoises et venant presque à la suite l'une de l'autre, nous disent comment le Messie Jésus, Fils de Marie, aurait achevé son premier séjour sur terre (1). Situés dans un contexte de polémique antijuive, ils semblent vouloir affirmer, immédiatement, que les Juifs n'ont pas réussi dans leur entreprise homicide, Dieu étant intervenu pour sauver Jésus de la mort.

A) Le verset 55 de la sourate 3 (Sourate de "La famille de 'Imrân").

Devant l'incrédulité d'une grande partie des Fils d'Israël et la fidélité de ses apôtres (les Hawâriyyûn) qui se déclarent les "auxiliaires de Dieu", croyant en Lui et Lui étant soumis (muslimûn) (2), Jésus voit s'approcher l'heure décisive. "Les Fils d'Israël, déclare le verset 54, rusèrent contre lui, mais Dieu rusa aussi et Il est le meilleur de ceux qui rusent". Le verset 55 vient donc expliciter ce que fut alors la "ruse" de Dieu : "Rappelle quand Dieu dit : "O Jésus ! je vais te rappeler (tawaffi) à Moi, t'élever vers Moi, te purifier de la souillure de ceux qui sont incrédules et, jusqu'au jour de la Résurrection, mettre ceux qui t'ont suivi au-dessus de ceux qui ont été incrédules. Ensuite, vers Moi, sera votre retour et Je déciderai entre vous, sur ce en quoi vous vous opposiez".

L'exégèse musulmane est divisée quant à l'interprétation authentique de la première partie de ce verset : que veut dire exactement "rappeler à soi", en parlant de Dieu ? Muhammad 'Abduh, le

maître du Réformisme moderne, résume assez bien la question dans le Commentaire coranique du Manâr (3), après avoir rappelé que le sens ordinaire et obvie de "rappeler à soi" correspond à celui de "faire mourir" (4) : "Certains commentateurs disent que "je vais te rappeler à Moi" signifie "je te ferai dormir" ; d'autres, "je t'arracherai à la terre, avec ton esprit (rûh) et ton corps", "je t'élèverai vers Moi" étant alors une explicitation de cet arrachement ; d'autres encore, "je te délivrerai de ces agresseurs et ils ne pourront pas te tuer, puis je te ferai mourir d'une mort naturelle et t'élèverai jusqu'à moi", ce qui est une interprétation attribuée à beaucoup" (5). Toujours selon lui, l'élévation de Jésus (ou "ascension") serait première, pour la majorité des commentateurs, tandis que le "rappel à Dieu" viendrait après, quoiqu'une telle opinion ne respecte pas la lettre du texte ni le sens de "succession" contenu dans la conjonction "et" (que l'on a rendu par la virgule dans la traduction) (6). "L'autre manière d'interpréter, selon Muhammad 'Abduh, consiste à prendre le verset au pied de la lettre, le mot tawaffi (rappeler) dans sa signification première et obvie, à savoir l'action habituelle de faire mourir et l'élévation comme intervenant après et se réalisant par l'élévation de l'esprit (rûh) (7). "C'est là ce qu'a dit le Maître", reconnaît Rashîd Ridâ, son disciple, bien qu'il ajoute aussitôt que "les traditions explicites rapportées à ce sujet se refusent à une telle interprétation", puisqu'elles vont dans le sens de l'interprétation majoritaire, laquelle est indubitablement influencée par l'autre texte coranique concernant la Crucifixion.

B) Le verset 157 de la sourate 4 (Sourate des "Femmes").

Dans un contexte identique au précédent, où s'accroissent les reproches faits aux Juifs de Médine, ceux-ci se voient maudits, entre autres griefs, "pour avoir dit "Nous avons tué le Messie, Jésus fils de Marie, l'Apôtre de Dieu", alors qu'ils ne l'ont ni tué ni crucifié, mais il leur sembla seulement l'avoir tué. En vérité, ceux qui s'opposent, à l'égard de Jésus, sont certes dans un doute à son endroit. Ils n'ont nulle connaissance de Jésus ; ils ne suivent que conjecture et n'ont pas tué Jésus en certitude".

Le texte est des plus formels et ses négations, exprimées sous une forme catégoriques, ne laissent place ni au doute ni à l'interprétation. C'est pourquoi le Commentaire du Manâr se fait ici très bref. "Le fait est, dit-il, que les Juifs ne l'ont pas tué, contrairement à ce qu'ils prétendaient dans leur joie à commettre le crime, et qu'ils ne l'ont pas crucifié comme ils l'ont vainement affirmé et comme le bruit s'en est répandu... mais il leur sembla seulement (shubbiha la-hum) (8) : une ressemblance ou un sosie leur fut substitué, aussi ils pensèrent avoir crucifié Jésus alors que c'est un autre qu'ils ont crucifié ; une telle méprise peut se produire à toutes les époques... ils ne l'ont pas tué en certitude (yaqînan) : ils ne l'ont pas vraiment tué, certains qu'il s'agissait de lui, puisqu'ils ne le connaissaient pas très bien. Les Évangiles canoniques eux-mêmes témoignent que celui qui le livra aux soldats est Judas l'Ischariote et qu'il leur avait donné un signe : celui à qui il donnerait un baiser serait justement Jésus... L'Évangile de Barnabé (9), par contre, affirme que les soldats s'emparèrent de Judas lui-même, pensant qu'il s'agissait de Jésus puisqu'il lui était devenu ressemblant... " (10).

Les commentaires abondent en explications philologiques pour interpréter authentiquement le shubbiha la-hum et se révèlent particulièrement dépendants de leurs implications philosophiques et métaphysiques, c'est-à-dire de leur définition de l'homme, néo-platonicienne, aristotélicienne ou simplement sémitique. Il est évident que les auteurs qui ne tiennent pas le corps pour une partie essentielle de l'être humain n'ont aucune peine à admettre la Crucifixion, comprise comme étant la mise à mort du corps seul (11). Mais, comme le reconnaît Ali Merad "une interprétation de ce genre est hors de notre propos ; et du reste, elle est totalement exclue de la doctrine orthodoxe classique aussi bien que de celle des réformistes modernes. En un mot, toutes ces négations coraniques sont reçues par l'orthodoxie majoritaires dans leur sens immédiat, en vertu de l'évidence linguistique" (12), puisque Rashîd Rida conclut, toujours dans le Commentaire du Manâr : "En substance, toutes les traditions rapportées par les Musulmans au sujet de Jésus s'accordent sur le fait qu'il a échappé à ceux qui voulaient le tuer et que ceux-ci en ont tué un autre qu'ils ont pris pour lui" (13).

Le fait est que cette exégèse "docétiste", dont on ne sait pas quand elle a pris naissance exactement (14), a relégué dans l'ombre bien des problèmes pour faire porter l'essentiel de ses recherches sur l'identité du "sosie" ainsi substitué à Jésus. Comme le souligne justement le P. Michel Hayek, "toute la difficulté consiste à déterminer l'origine, le sens et la portée du terme shubbiha la-hum : une ressemblance de Jésus fut crucifiée par eux ; un sosie s'est substitué à lui ; ils ont cru le tuer, en fait ils ne font que suivre des conjectures, etc... La Tradition historique et exégétique ne s'est pas posé tous ces problèmes. Pour elle, il n'y a qu'un sens possible : Jésus n'est pas mort sur la croix ; il a déjoué les plans perfides de ses détracteurs ; ces derniers ont crucifié sa ressemblance, son sosie. L'essentiel pour la Tradition consistait à découvrir l'identité de ce sosie" (15). Selon les uns, ce fut un "volontaire" qui répondit à l'appel de Jésus (peut-être Pierre lui-même) ; selon d'autres, ce fut le

"déserteur" en même temps que le "dénoncateur" (et donc Judas en personne) ; selon d'autres encore, un quelconque criminel impliqué par Dieu dans l'affaire (16).

Quoi qu'il en soit de l'identité d'un tel sosie, toute l'exégèse musulmane est aujourd'hui unanime dans son refus de la Crucifixion : le verset 157 de la sourate 4 éclaire d'autant mieux le verset 55 de la sourate 3 (et son "rappel", tawaffi, ambigu) puisqu'il est suivi par le verset 158 où il est dit : "Tout au contraire, Dieu l'a élevé vers Lui", preuve supplémentaire qu'avant l'ascension il n'y a pas eu crucifixion, même si, selon quelques rares auteurs, il y aurait eu mort (mais non point causée par les Juifs). Le Commentaire du Manâr l'affirme encore en conclusion : "L'opinion prévalente, parmi les commentateurs et bien d'autres, c'est que Dieu l'a élevé avec son esprit et avec son corps, jusqu'au ciel : ils le prouvent en recourant à la tradition (hadîth) relative à l'ascension nocturne (mi'raj) du Prophète, puisque celui-ci aurait vu Jésus au deuxième ciel" (17).

II. Aux sources historiques du refus.

Bien des détails sont encore fournis par la Tradition musulmane quant aux ultimes instants de Jésus comme à son retour sur terre comme mahdî, à la fin des temps. Ibn 'Arabî, mystique musulman mort en 1240, affirme que "ce serait étrange que Jésus soit mort, lui qui nous déterrât vivants des tombeaux ! C'est pourquoi il est en fait resté à l'abri des atteintes d'une telle infortune" (18) "Quand Muhammad entra au deuxième ciel, dit-il encore, il vit Jésus dans son corps lui-même ; car il n'est pas mort jusqu'à maintenant, mais Dieu l'avait élevé jusqu'au ciel dont Il lui a fait un lieu de séjour et où Il l'a installé juge" (19). Selon Damîrî, mort en 1405, "Jésus fut élevé en la Nuit du Destin (27 Ramadan) ; il avait trente-trois ans. Sa mère mourut six ans après" (20). Quant à Tabarî, mort en 923, ses Annales sont pleines d'informations que l'on retrouve, sans cesse reprises, chez les historiens postérieurs : "Lorsque Jésus fut élevé, il était âgé de trente-deux ans et six mois. Sa mission prophétique avait duré trente mois au terme desquels Dieu l'éleva en son corps. Il est vivant jusqu'à ce jour" (21) ; "Au pied du crucifié vinrent ensuite la Mère de Jésus et la femme que Dieu avait guérie de la possession démoniaque par les soins de Jésus. Voici qu'il leur apparut : "Pourquoi pleurez-vous ?" leur demanda-t-il. Elles répondirent : "C'est sur toi que nous pleurons ! - Dieu m'a élevé jusqu'à Lui, leur dit-il. Je n'ai subi aucun mal, car ce ne fut que ma ressemblance pour eux. Ordonnez donc aux Apôtres de venir me rejoindre à tel endroit !... Alors il les envoya en mission... Dieu l'éleva ensuite à Lui, le couvrit de plumes, le revêtit de lumière et éteignit en lui le plaisir du manger et du boire. Jésus s'envola parmi les Anges et demeura en leur compagnie, volant autour du Trône, devenu depuis mi-homme, mi-ange, mi-céleste, mi-terrestre" (22).

Râzî (mort en 1209) sait se faire l'écho des "explications variées que fournissaient alors les Chrétiens aux Musulmans dans leurs diverses polémiques ; "Les Nestoriens pensent que Jésus fut crucifié en son humanité et non en sa divinité. La majorité des philosophes optent pour un point de vue proche de celui-là. Puisqu'il est établi, déclarent-ils, que l'homme n'est pas l'expression de son organisme... : c'est donc l'organisme qui a subi le meurtre, et non l'âme elle-même qui est véritablement Jésus... Les Melchites, pour leur part, affirment que la mort et la crucifixion ont été éprouvées et ressenties par sa divinité, mais non point directement. Les Jacobites, enfin, prétendent que la mort et la crucifixion ont affecté le Messie lui-même, substance engendrée à partir de deux autres" (23). Écho douloureux qui vient commenter le passage coranique cité plus haut : "Ceux qui s'opposent, à l'égard de Jésus, sont certes dans un doute à son endroit" (4,157).

Mais qu'advient-il de ce Jésus à la fin des temps? "La littérature religieuse traditionnelle a catalogué... les "conditions de l'Heure" (et) en a fixé le nombre à dix... Il s'agit d'abord de l'apparition du faux Messie, ou le Messie menteur, ou l'Antéchrist (Dajjâl), suivie de la Descente de Jésus (Nuzûl 'Isâ) au camp de l'armée musulmane près du Jourdain ou sur la Colline de Jérusalem, ou sur le Minaret blanc à l'est de Damas ; la deuxième phase de la lutte opposera Jésus et les derniers croyants aux monstres Gog et Magog qui envahiront la terre. Dieu, sur la prière de Jésus, les exterminera ; et c'est l'ère, d'une durée imprécise, de la paix messianique. Jésus sera le juge, l'arbitre qui remplira la terre de justice comme elle avait été remplie d'iniquité. Et c'est là que se situe la fameuse théorie d'Ibn 'Arabî sur Jésus "Sceau de la Sainteté universelle" (bien qu') elle n'appartienne pas au dépôt authentique de l'Islam" (24). Mais ce Jésus "justicier" est alors un des nombreux témoins de l'Islam. Les recueils de traditions le décrivent comme suit : "Jésus, Fils de Marie, descendra parmi vous comme juge juste. Il brisera la croix, tuera le porc, supprimera la capitation, ne se servira point des chameilles comme monture. Les rancunes, les haines et les jalousies disparaîtront ; et personne ne voudra plus de l'argent qu'on lui offrirait" (25) ; "L'Esprit de Dieu, Jésus, est sur le point de descendre parmi vous. Quand vous le verrez, reconnaissez-le : c'est un homme trapu au teint roux et blanc. Il descendra portant deux pagnes courts : ses cheveux sembleront s'égoutter sans qu'ils soient mouillés. Il appellera les hommes

à l'Islam, brisera la croix, tuera le porc, supprimera la capitation. De son vivant, Dieu détruira toutes les sectes religieuses et fera périr l'Antéchrist. La sécurité s'étendra sur toute la terre au point que les lions paîtront avec les chameaux, les tigres avec les bœufs, les loups avec les moutons. Les enfants joueront avec les serpents qui ne leur feront aucun mal" (26). Et les textes ne manquent pas qui affirment que Jésus se mariera, fera la prière musulmane, se rendra en pèlerinage à la Mecque, etc... avant de mourir enfin, pour être ensuite ressuscité comme tous les humains, de manière que se réalise pour lui la prière coranique : "Que le salut soit sur moi le jour où je naquis, le jour où je mourrai et le jour où je serai rappelé vivant" (19,33).

Ainsi donc la fréquentation des multiples sectes chrétiennes où les courants docétistes pouvaient encore s'exprimer et même prendre un regain de faveur suite aux affirmations islamiques et aux développements de la philosophie arabe, surtout néo-platonicienne, et l'information recueillie, superficiellement ou scientifiquement, sur les querelles christologiques entre les Églises chrétiennes et les conflits qui en découlaient quant à une saine exégèse, encouragèrent-elles les Musulmans dans leur relecture coranique de la vie de Jésus pour y faire affluer tous les arguments et toutes les traditions qui venaient à en corroborer les assertions ou les négations. La croix et la crucifixion ne demeurèrent d'ailleurs pas seulement incomprises, voire refusées. Il arriva même, par la suite, que les antagonismes politiques et les guerres de conquête ou de reconquête, à la manière des Croisades, développèrent chez les Musulmans une espèce d'allergie foncière et viscérale à tout ce qui, de près ou de loin, touche à la croix. Méprise terrible et incompréhension dramatique où les Chrétiens ont leur responsabilité dans la mesure où ils acceptèrent ou tolérèrent que la croix devienne un symbole politique qui exigeait d'être toujours vainqueur et jamais vaincu (27).

On doit cependant à la vérité de reconnaître que les meilleurs des Musulmans et des Chrétiens ont souvent refusé de telles confusions, comme en fait foi un autre passage du Commentaire du Manâr à propos de "l'amitié des Musulmans pour les Chrétiens" : "L'inimitié qui a pu exister entre Musulmans et Chrétiens n'a pas d'autre cause que l'oubli par l'une des deux parties, ou par chacune d'elles, des bons principes de sa religion, ou la méconnaissance et l'incompréhension qui ont pu se développer entre elles : la chose n'est que trop claire quand il s'agit des tout derniers gouvernements qui existent de part et d'autre" (28). Il convient donc de s'interroger, au-delà des malentendus de l'histoire religieuse et politique, sur les raisons proprement théologiques qui ont amenés les Musulmans à nier aussi massivement le fait de la crucifixion.

III. Aux sources théologiques du refus.

Si l'Islam refuse de reconnaître le fait de la crucifixion de Jésus, c'est parce qu'il entend nier les significations profondes qui s'y trouvent incluses : pour lui, il est contraire à la saine raison que quelqu'un meure pour les autres, tout comme il est indigne de Dieu de laisser mourir ses Envoyés dans l'échec. Ces deux attitudes théologiques ne sont pas sans être cohérentes avec l'idée que l'Islam se fait de Dieu est de chacune de ses créatures.

A) Le refus de la rédemption.

Le Commentaire du Manâr est des plus révélateurs à ce sujet, puisque après avoir consacré quatre pages au commentaire du verset 157 de la sourate 4, qui traite à proprement parler de la crucifixion (salb), il en consacre trente-cinq à la question de la rédemption (fidâ). C'est la pensée de Rashîd Ridâ qui se développe alors, mais non sans référence à tout l'héritage islamique. Sous le titre de "recherches sur le problème de la crucifixion", il articule sa réflexion en fonction des sous-titres suivants :

- a. Exposé général du dogme chrétien quant à la place de la croix dans l'histoire du salut (2 p.).
- b. Réfutation globale de ce dogme, comme étant incompatible avec la saine raison et ce que celle-ci connaît de Dieu : Dieu n'aurait rien à avoir avec cette dogmatique anthropomorphique de l'histoire du salut (2 p.).
- c. Rétribution (jazâ) et salut (khalâs) en Islam dépendent étroitement de la foi et des bonnes oeuvres, sans qu'il faille jamais recourir à un intercesseur quelconque, fût-il Muhammad (4 p.).

- d. Le dogme de la croix et de la rédemption est un emprunt fait par les Chrétiens aux religions païennes de l'Inde (2 p.).
- e. Énumération des sophismes (shubuhât) des Chrétiens à propos de la négation (musulmane) de la crucifixion :
- au titre des trois premiers, Rashîd Ridâ récuse la validité des Évangiles canoniques : la transmission n'en est pas ininterrompue (tawâtur), le consensus n'y est pas total, ces Évangiles ne jouissent pas de l'inerrance ; c'est l'occasion, pour l'auteur principal du Commentaire, de fournir un traité sur les "Faiblesses des Évangiles" (4 p.)
 - où voit-on l'annonce de la croix dans l'Ancien Testament ?
 - il est faux de prétendre, comme l'affirment les Chrétiens, que les Apôtres ne pouvaient pas confondre Jésus avec un sosie (2 p.),
 - "si le Christ n'est pas mort, disent les Chrétiens, qu'est-il devenu" ? Rashîd Ridâ rapporte ici les affirmations docétistes des disciples de Cérinthe et de Carpocrate, plus ou moins bien comprises, niant la crucifixion de Jésus (29) et signale l'émigration de Jésus au Cachemire (Inde) et sa mort à Siray Nakrâ, aux dires des fondateurs de la secte des Ahmadiyya (30),
 - Débat autour de Judas et de sa substitution au Christ, en fonction de l'évangile de Barnabé (2 p.),
 - critique de la résurrection et des apparitions : examen des récits, portrait des témoins (faibles d'esprit) et réflexion générale sur les apparitions imaginaires et les visions de l'esprit (10 p.).
- f. Résumé des recherches : croyance dans l'existence actuelle de Jésus parce que le Coran l'affirme, invitation à joindre les vérités du Coran aux affirmations des Évangiles après les avoir bien réinterprétées, de manière à se retrouver tous dans l'unique "unicité" divine (tawhîd) proclamée par Musulmans et Chrétiens.

Ainsi donc, pour l'Islam comme pour Rashîd Ridâ la réalité même de "rédemption" va à l'encontre de la raison. Il est impossible de penser que Dieu, qui est juste et miséricordieux tout à la fois, ait fait souffrir un innocent à un tel point. En outre, cela entraînerait une conséquence des plus graves : "Si tous ceux qui confessent cette doctrine sont sauvés des tourments de la Vie Future, quelles que soient leurs mœurs et leurs actions, il est clair que ces gens sont des libertins" (31) et peuvent se permettre toutes les licences au nom d'un salut reçu sans les œuvres ! En Islam, le salut consiste en une "purification de l'âme par rapport aux vaines croyances païennes et aux mœurs dépravées" : nul médiateur n'y est admis, nul recours à un "moyen" magique (comme la croix) n'y est concevable ; "la rédemption et le salut (en Islam) dépendent de ce qui se trouve dans l'âme de l'homme et non de ce qui est en dehors d'elle, comme se l'imaginent les infidèles à propos de la Rédemption... C'est une différence essentielle et claire entre l'Islam et les autres religions... Le bonheur corporel et spirituel de l'homme en ce monde et en l'autre provient de l'âme humaine seule, et non de quel'un d'autre" (32).

Ainsi donc "la croyance en un Rédempteur est encore pour Rashîd Ridâ une manière d'associer à Dieu une autre divinité ; comme tel, ce dogme est une atteinte directe au tawhîd (Dieu unique et seul). De plus, il fausse la relation de foi, faite de soumission et de responsabilité, qui doit exister entre Dieu et l'homme ; à la place, il introduit une médiation qui nuit aussi bien à la grandeur de Dieu qu'à celle de l'homme" (33), car l'un et l'autre, en Islam, doit se trouver "seul" devant l'autre, sans que nulle solidarité, communion ou substitution puisse jouer en sa faveur ! Pour les Musulmans d'aujourd'hui, ce sont les Juifs, et eux seuls, qui ont voulu tuer Jésus, et ils en sont toujours responsables, bien qu'ils se soient trompés : il est proprement inconcevable pour eux que le Concile Vatican II ait cru devoir rappeler que "tous les hommes ont crucifiés Jésus-Christ" par leur participation à l'œuvre du péché (34) !

Et si Kâmil Husayn, l'un des meilleurs écrivains "spirituels" de l'Égypte musulmane d'aujourd'hui, nous a donné sa Cité inique (Qarya zâlîma) (35) médite sur les événements du Vendredi Saint et sur les "consciences" _impliquées dans ce drame, ce n'est pas pour autant qu'il accepte le fait

de la crucifixion de Jésus et toutes les conséquences de "salut" qui en découlent : "On dit toujours que l'Islam n'accepte pas le fait de la crucifixion et on a cru pouvoir conclure de mon livre que je l'accepte. En réalité, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Moi, je pense que la grande différence entre l'Islam et le Christianisme, ce n'est pas que l'un refuse le fait historique de la crucifixion et que l'autre l'accepte, mais c'est quelque chose de plus profond. La crucifixion suppose l'idée de rédemption, c'est-à-dire que quelqu'un souffre et meurt pour sauver les autres. Or l'Islam n'a pas besoin de cette idée de rédemption. En effet, le Coran insiste sur le fait que personne ne souffrira pour les crimes d'un autre" (36).

B) Le refus de l'échec.

Si la croix signifie "échec apparent" et "abjection" totale et si le signe de la "victoire" (nasr) doit toujours accompagner les témoins de Dieu, en Islam, on comprend qu'une autre raison vienne empêcher le Croyant d'accepter la crucifixion. "Considérons alors, avec Ali Merad, la portée morale et spirituelle de l'enseignement coranique au sujet de la mort du Christ. L'élévation du Christ au ciel constitue un acte gratuit du Tout-Puissant qui, en Sa Création opère comme Il veut... La négation de la mort du Christ est parfaitement conforme à la logique du Coran et aux constantes de son enseignement... Tous les récits coraniques des prophètes tendent à affirmer une sorte de "coutume de Dieu", celle du triomphe final de la foi sur les forces du mal... (or) la mort du Christ eût été un démenti de la doctrine constante du Coran... , cela aurait signifié le triomphe de ses bourreaux... La conviction du Musulman se trouve donc fortifiée par tout ce qu'il peut lire dans le Coran, à savoir que Dieu n'abandonne pas les siens. Comment aurait-il pu abandonner Jésus, un être qu'Il a produit miraculeusement par sa Parole (kalima) ou qui est même sa Parole, un être assisté de son Esprit (rûh), un être qu'Il a privilégié, en lui conférant l'insigne pouvoir de donner la vie et de faire ressusciter ? Dieu ne peut livrer un être de la nature de Jésus à la fureur de quelques bourreaux. Cette image tragique de la Passion, l'Islam la refuse, non seulement parce qu'il ne connaît pas le dogme de la Rédemption, mais parce que la Passion signifierait pour lui l'échec même de Dieu" (37).

Il convenait de signaler, quoique moins importante, cette deuxième motivation profonde que l'on peut déceler dans le refus musulman de la Crucifixion de Jésus. Mais n'est-ce pas aussi parce que, à un niveau plus profond encore, l'Islam ne reconnaît guère de valeur à l'amour qui se déploie en sacrifice et en don de soi, non seulement pour ses amis mais aussi pour ses ennemis ? Si le Coran invite maintes fois à pardonner, il n'en fait pas pour autant un "commandement" puisqu'il se contente de répéter trop souvent les principes rigoureux de l'Ancien Testament (loi du talion, etc...) : "Les coups appellent les coups, écrit un autre penseur musulman contemporain. Je ne suis pas un disciple du Christ. Pour moi, le talion est une loi... Nos actes de violence ont répondu à des états de violence" (38).

IV. Conclusion : Perspectives pour un effort de compréhension ?

L'incompréhension demeure-t-elle totale entre Musulmans et Chrétiens quand il s'agit du mystère de la Croix ? Nul ne saurait désormais ignorer que, sur cette question, nos langages religieux sont très différents et nos sensibilités religieuses presque opposées, mais chacun se doit aussi d'être persévéramment à la recherche d'un langage commun qui tienne compte des affirmations chrétiennes et des refus musulmans ainsi que des sensibilités que la piété populaire a développées de part et d'autre (39).

Les souffrances de l'agonie humaine, surtout chez les saints et les prophètes, ne sont pas totalement étrangères à la piété musulmane : les Shi'ites ont su les intégrer à leur vision théologique de la prophétie et leur liturgie connaît des cortèges de flagellants et des litanies de compassion (40). Certains mystiques, au cœur même du Sunnisme officiel, ont su découvrir combien leur islam (abandon total à Dieu) se réalisait en perfection dans "l'abaissement total" c'est-à-dire la "mort sur le gibet" (salîb). Al-Hallâj ne l'avait-il pas prédit avant de passer effectivement à l'acte, lui qui fut crucifié à Bagdad en 922 : "Va dire à mes amis que j'ai pris la haute mer et que ma barque s'est brisée : C'est dans la religion du gibet (de la croix) que je mourrai..." (41). Et al-'Attâr ne lui attribue-t-il pas un splendide poème qu'il aurait récité sur la croix ? "Le gibet de Jésus est devenu ma demeure et ma résidence ; le gibet de Jésus est devenu tout mon lieu" (42). Et puis, de nos jours, militants politiques et réformateurs sociaux n'exaltent-ils pas, plus que jamais et en terre d'Islam elle-même, le rôle rédempteur du fidâ'i, de "celui qui sacrifie sa vie" pour les autres (43), reprenant à leur compte la belle formule de "substitution" que les Arabes ont, de tout temps, mis sur les lèvres de leurs héros : ju'iltu fidâk (que ma vie soit sacrifiée pour toi !) ? Une conscience musulmane moderne pourrait peut-être, à partir de ces exemples, élargir les dimensions de son expérience religieuse et en mieux découvrir les

solidarités, d'autant plus qu'elle se doit d'avouer qu'avec les siècles, la piété et la liturgie des Musulmans ont conféré au prophète Muhammad un rôle de premier plan dans la "guidance" de leur communauté et une intercession en leur faveur auprès de Dieu.

Les Chrétiens, pour leur part, ont heureusement réappris et réaffirment à souhait que leur foi s'enracine dans le mystère de Pâques : Jésus non seulement mort pour nous mais ressuscité, "prémices de ceux qui se sont endormis, premier-né d'entre les morts". A trop insister sur la croix et sur la mort de Jésus, les Chrétiens ne tombaient-ils pas dans le "piège" qui leur était inconsciemment tendu : on affirmait d'autant mieux la mort de Jésus que le partenaire musulman la niait. Ne faudrait-il pas s'en tenir inlassablement, dans le langage courant, à l'affirmation même de notre Credo : Jésus mort et ressuscité ? Pour les Musulmans comme pour les Chrétiens, Jésus-Christ est vivant, même si pour les premiers il s'agit d'une vie "première" avec sursis alors que, pour les seconds, c'est déjà la vie "seconde", en pleine gloire. En effet, si le Musulman affirme que Jésus n'est pas mort mais vivant, c'est pour dire qu'il reviendra un jour pour mourir et ressusciter ensuite comme tous les mortels, alors que le Chrétien affirme que Jésus est mort, une fois pour toutes, qu'il est ressuscité le troisième jour et qu'il est donc vivant à tout jamais auprès de Dieu et des hommes, dans la perfection même de son être de Fils...

Mais alors les Chrétiens ne sont-ils pas invités à renouveler le regard qu'ils portent sur le Crucifié ? La piété occidentale s'est plu, depuis le Moyen-Age surtout, à le représenter au maximum de ses tourments (sa souffrance), tel le "serviteur souffrant" chanté par Isaïe ("un ver, non plus un homme") alors que la piété orientale a généralement représenté, sur ses crucifix byzantins, un Christ déjà glorieux, doté des attributs royaux et effectivement "pantocrator", parce que vainqueur du péché et de la mort au moment même où ceux-ci pensaient l'avoir vaincu. N'est-ce pas plutôt dans cette deuxième perspective que l'on pourrait développer un discours commun sur la "puissance de Dieu", pour y mieux inclure ensuite une valorisation des souffrances, de l'agonie et de la mort au sujet desquelles l'Islam ne nous propose qu'une "belle résignation" ?

Cette entreprise sera toujours difficile si l'on en reste au plan des textes, des dogmes et de la raison. Heureusement pour eux, Musulmans et Chrétiens sont d'abord des êtres qui aiment, souffrent et meurent dans la foi au "mystère" (ghayb) c'est-à-dire à cet "inconnu" dont Dieu seul a les clés : est-il impossible de se situer finalement à ce niveau quand il s'agit d'un dialogue sur la croix et le crucifié ? Que le Chrétien ne craigne pas, alors, d'insister sur la libre initiative divine, puisque le Musulman reconnaît, avec lui, que la créature n'a aucun droit à interroger son Créateur sur ce qu'Il fait : "Il fait ce qu'Il veut", d'une volonté qui apparaît arbitraire au Musulman et amoureuse au Chrétien. En attendant, il revient à ce dernier de vivre le mystère de la Croix pour deux, pour son compte personnel et pour celui de son partenaire musulman : la Croix ne s'impose pas mais se propose librement. Il incombe à celui qui en connaît les secrets, par pure grâce, d'en vivre seul toutes les dimensions avec Jésus-Christ, avant d'en faire confidence aux amis qui se posent des questions et trouvent insatisfaisantes les réponses que l'Islam historique fournit aux Musulmans : l'Esprit saura alors inspirer le langage qui convient et enrichir les sensibilités qui le portent.

Maurice BORRMANS

NOTES

1. Rappelons ici que 15 sourates (sur les 114 qui constituent le Coran) mentionnent le nom de Jésus et lui consacrent 93 versets (sur les 6.226 que comprend le Coran), ce qui ramène la Christologie coranique à ses justes dimensions, qui sont très modestes. Selon celle-ci, Jésus doit revenir à la fin des temps, "signe" de l'Heure, et connaîtra donc un deuxième séjour sur terre.
2. Cf. Coran 3,52 et un passage parallèle, 61,14 : "Lorsque Jésus, Fils de Marie, dit aux Apôtres : "Qui seront mes Auxiliaires envers Dieu ?". Les Apôtres répondirent : "Nous sommes les Auxiliaires de Dieu". Un parti des Fils d'Israël crut, tandis qu'un autre parti fut infidèle...".
3. Nous n'aurons ici recours qu'à ce commentaire, le dernier en date des grandes "sommés" de l'exégèse coranique parce que, d'une part, il résume et reprend l'apport de ses devanciers (les grands "commentaires" de Tabarî, mort en 923, de Zamakhsharî, mort en 1114, et de Râzî, mort en 1209) et que, d'autre part, il tient plus ou moins compte d'une problématique considérée comme "moderne" au début du XXème siècle. Fruit du cours d'exégèse coranique du shaykh Muhammad 'Abduh (1849-1905), de mai 1899 à mars 1905, le Commentaire du Manâr, rédigé par Rashîd Rida (1865-1935), disciple du précédent, parut peu à peu dans la revue *al-Manâr* (tomes III à XXXIV) avant d'être publié en volumes distincts (12 tomes), en 1346/1927 (1^{ère} édition). Seules, les douze premières sourates y sont commentées. Cf. Jacques Jomier, *Le Commentaire coranique du Manâr* (Tendances modernes de l'exégèse coranique en Egypte), Paris, G. P. Maisonneuve, 1954, 362 p.

4. "Le tawaffî, explique-t-il, signifie étymologiquement : prendre une chose totalement et complètement. C'est pour cela qu'il a été utilisé dans le sens de faire mourir : "Dieu rappelle (tawaffî) les âmes au moment de leur mort..." (Coran 39,42), "Dis : "L'Ange de la Mort, chargé de vous, vous rappellera (tawaffî)..." " (Coran 32,11) ; aussi le sens qui se présente subitement à l'esprit, dans le verset, serait : "Voici que je te fais mourir puis que je te place, après la mort, en un lieu élevé, auprès de Moi, comme cela fut dit d'Idrîs ("que Nous élevâmes à un rang auguste") (Coran 19,57). Et Dieu y ajoute ce à quoi les justes ont alors accès, c'est-à-dire l'accès au monde du mystère, avant comme après la résurrection finale, à l'instar de ce qui est dit des martyrs ("ils sont vivants auprès de leur Seigneur") (Coran 3,169) et aussi de ce que dit encore le Coran ("en vérité, les Pieux seront dans des jardins près de ruisseaux, dans un séjour de vérité, près d'un Souverain omnipotent") (Coran 54,54-55)... C'est là ce que comprend tout lecteur dont l'esprit demeure libre par rapport aux traditions (riwâyât) et aux affirmations (subséquentes), parce que c'est le sens obvie du texte lui-même. Nous en avons d'ailleurs donné les preuves à partir d'autres versets coraniques. Cependant les commentateurs ont fait dire au texte ce qui est loin de son sens explicite pour que cela concorde avec ce que rapportent les traditions, à savoir que Jésus a été élevé au ciel avec son corps" (in *Tafsîr al-Manâr*, éd. 1347 hég. , III, p. 316).
5. In *Tafsîr al-Manâr*, III, p. 316.
6. "L'opinion la plus notoire, selon lui, consiste à dire que Jésus a été élevé vivant avec son corps comme avec son esprit (rûh) et qu'il descendra à la fin des temps pour juger les hommes conformément à notre Loi (islamique) ; c'est alors que Dieu le rappellera à Lui. Ils tiennent, pour décrire sa seconde vie sur terre, des propos qui n'en finissent plus et qui sont bien connus" (Ibidem, p. 316).
7. "Rien de surprenant, ajoute ici le Maître du Réformisme, si le "tu" coranique s'adresse à la personne et à la volonté qu'anime son esprit. L'esprit constitue la réalité fondamentale de l'homme alors que le corps n'en est que le vêtement d'emprunt, destiné à croître, à diminuer et à changer. L'homme est homme parce que son esprit est ce qu'il est" (Ibidem, p. 317).
8. La présente traduction du shubbiha la-hum est de Louis Gardet (cf. *l'Islam, religion et communauté*, Paris, Desclée de Brouwer, 1970, p. 401) : elle respecte l'imprécision du texte coranique, tout comme le fait aussi Denise Masson en disant : "cela leur est seulement apparu ainsi" (cf. sa traduction *Le Coran*, Paris, N. R. F. , coll. La Pléiade, 1967, p. 120), alors que Régis Blachère est bien plus précis, à la suite des commentateurs : "son sosie a été substitué à leurs yeux" (cf. sa traduction *Le Coran*, Paris, G. P. Maisonneuve & Larose, 1957, p. 128).
9. L'Évangile dit de Barnabé est un apocryphe très tardif, datant du XVIème siècle, qui serait dû à un morisque espagnol ou à un renégat chrétien de cette époque : présentant une vie de Jésus en tout conforme à l'enseignement coranique, il a acquis un très grand crédit auprès du mouvement réformiste musulman contemporain, d'où le recours qu'on y fait ici. Pour une bibliographie essentielle sur la question, cf. Jacques Jomier, L'Évangile de Barnabé, in *Mélange de l'Institut Dominicain d'Études Orientales*, du Caire, T. 6 (1959-1961), pp. 137-226 ; Mikel De Epalza, Sobre un Posible Autor Espanol Del Evangelio de Barnabe, in *Andalus* (Madrid), vol. 28 (1963), pp. 479-491 ; Elias Zahlâwi, *Hawl al-Injil : Injil Barnâbâ*, Impr. des Paulistes, Jûniah, Liban, 1972, 108 p. , Drs. Jan Slomp, *PseudoBarnabas in the Context of Muslim-Christian Apologetics*, Christian Study Center, Rawalpindi, Pakistan, 1974, pp. 106-130 (ext. C. S. C. Series n° 9).
10. In *Tafsîr al-Manâr*, VI, pp. 18-19.
11. Analysant la pensée de Ghazâlî (mort en 1111), Louis Massignon la considère très proche de certaines positions ismaéliennes et même d'une certaine attitude "hallâjienne" : "ce qu'ils n'ont pu tuer en lui en tuant réellement son corps, c'est son âme, immortalisée par l'union à Dieu... En cela, Ghazâlî ne faisait que suivre l'opinion des auteurs ismaéliens... On savait déjà que les *Rasâ'il Ikhwân al-Safâ'* enseignent que le Christ a réellement été crucifié" (cf. Louis Massignon, "Le Christ dans les Évangiles, selon Ghazâlî", in *Revue des Études Islamiques*, Paris, 1932, cahier IV, pp. 523-536 (voir p. 534). Pour les Ikhwân al-Safâ' cf. *Encyclopédie de l'Islam* (2^{ème} éd. , Leiden), vol. 3, pp. 1098-1103 (Y. Marquet).
12. Cf. Ali Merad, Le Christ dans le Coran (conférence faite à 1^{er} I. P. E. A. de Rome, le 4/4/68) in *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée* (Aix-en-Provence), n° 5, 1^{er} et 2^{ème} sem. 1968, pp. 79-94 (voir p. 80).
13. In *Tafsîr al-Manâr*, VI, p. 20.
14. "Cette exégèse "docète", qui s'est infiltrée de très bonne heure, vers 150 hég., dans les tafsîr-s sunnites, nous semble d'origine shî'ite. Elle applique à Jésus, rétrospectivement, l'explication trouvée, à Kûfa, pour la mort violente de leurs Imâm-s légitimes, par des sectes extrémistes qui les avaient divinisés. Dieu n'ayant pu les faire "mourir avant leur temps", et la parcelle divine qui résidait en eux ayant été nécessairement soustraite à leurs assassins, il n'était resté d'eux qu'une forme apparente (shîbh), une loque humaine que Dieu faisait assumer par un démon ou un damné durant les tortures de l'agonie" (cf. Louis Massignon, art. cit. , p. 535).
15. Cf. Michel Hayek, *Le Christ de l'Islam*, Paris, le Seuil, 1959, 284 p. (voir p. 218).
16. Ce qu'en dit l'Émir 'Abd al-Qadir, le héros de la Résistance algérienne de 1832 à 1847, dans son Autobiographie inédite, illustre à plaisir la variété, la richesse et la ténacité des "traditions musulmanes"

sur cette substitution :

"Le Messie demanda aux Apôtres quel était celui d'entre eux qui acceptait de sortir pour être tué (à sa place). Il mériterait ainsi, avec lui, le Paradis. L'un d'eux lui dit : "Moi, ô prophète de Dieu". Jésus jeta sur lui une tunique de laine et un turban de laine et lui donna son bâton. Il fut transformé à la ressemblance de Jésus, sortit vers les Juifs qui le tuèrent et le crucifièrent. Quant à Jésus, Dieu le revêtit de plumes, l'habilla de lumière, le libéra du besoin de boire et de manger, et il fut enlevé parmi les anges..."

On a aussi dit que, lorsque les Juifs voulurent tuer Jésus, Gabriel lui ordonna d'entrer dans une pièce qui avait une lucarne. Il y entra et Gabriel le poussa par la lucarne vers les anges qui l'enlevèrent au ciel. Puis l'ange dit à un homme méchant d'entrer dans la pièce et de le tuer. L'homme entra et Dieu lui donna la ressemblance de Jésus. Il sortit pour dire aux Juifs que Jésus n'était pas dans la pièce. Ils le tuèrent et le crucifièrent...

Les Juifs cherchaient Jésus et l'un des Apôtres le trahit... Ils lui donnèrent trente deniers. Il les prit et les conduisit à Jésus. Mais Dieu mit sur lui la ressemblance de Jésus et éleva Jésus au ciel. Ils se saisirent de celui qui avait trahi. Il protestait qu'il, était leur guide, mais ils ne prêtaient pas attention à ce qu'il disait, et le crucifièrent. Ils se dirent alors que son visage était celui de Jésus mais que son corps était celui de leur complice. "Si c'est Jésus, disaient-ils, où est notre homme ? Si c'est notre homme, où est Jésus ?" Et une violente dispute les opposa les uns aux autres" (cf. Henri Teissier, L'entourage de l'Emir 'Abd al-Qadir et le dialogue islamo-chrétien, in *Islamochristiana* (I. P. E. A. , Rome) n° 1, 1975, pp. 66-67.

17. In *Tafsîr al-Manâr*, VI, pp. 20-21.
18. Ibn 'Arabî, *Futûhât makkiyya*, IV, 490, cité par M. Hayek, op. cit. , p. 226.
19. Ibidem, III, 380, cité par M. Hayek, op. cit. , p. 227.
20. Damîrî, *Hayât al-hayawân al-kubra*, I, 304, cité par M. Hayek, op. cit., 228.
21. Tabarî, *Târikh al-umam wa-l-mulûk*, ou *Annales*, I/III, 1070, cité par M. Hayek, op. cit., p. 227.
22. Ibidem, I/II, 736-737, cité par M. Hayek, op. cit. , p. 229.
23. Râzî, *Tafsîr*, t. II, p. 101, cité partiellement par M. Hayek, op. cit. , p. 230.
24. Cf. Michel Hayek, op. cit. , p. 242, qui ajoute : "Au Jour du Jugement, Jésus apparaîtra comme le type de la pauvreté, en comparaison duquel tous les pauvres seront jugés. Et lorsque Dieu lui demandera compte de son apostolat sur terre et du message à lui confié, il niera qu'il ait jamais prétendu être avec sa Mère, deux dieux à côté de Dieu. Il faudrait (aussi) mentionner en passant les rapports certains qui lient la tradition musulmane à l'apocalyptique judéo-chrétienne..." (p. 243).
25. Hadith cité par Bukhârî, et Ibn Hanbal, repris par M. Hayek, op. cit. , p. 247.
26. Ibidem, repris aussi par M. Hayek, op. cit. , pp. 248-249. Une citation presque textuelle en est faite par l'Autobiographie de l'Emir 'Abd al-Qadir, cf. Henri Teissier, *op. cit.* , pp. 68-69.
27. La "croix" et, le "croissant" n'étaient-ils pas devenus des symboles antagonistes ? On se souviendra que, lors de la déposition du sultan Muhammad V, en août 1952 (Maroc), un premier ministre français reprit à son compte le thème de "la croix prévalant sur le croissant" !
28. Cf. Maurice Borrmans, Le Commentaire du Manâr à propos du verset coranique sur l'amitié des Musulmans pour les Chrétiens (5,82), in *Islamochristiana* (IPEA, Rome), n° 1, 1975, pp. 71-86 (voir p. 83).
29. Il témoigne, ici comme ailleurs, d'une connaissance assez superficielle et parfois erronée des "choses chrétiennes". On consultera, dans le *Dictionnaire de Théologie catholique* (A. Vacant et E. Mangenot), les articles Docétisme, t. 4, col. 1484-1501 (G. Bareille), Cérinthe, t. 2, col. 2151-2155 (G. Bareille) et Carpocrate, t. 2, col. 1800-1803 (G. Bareille).
30. Sur cette secte, cf. l'art. Ahmadiyya, in *Encyclopédie de l'Islam* (2^{ème} éd. , Leiden), t. 1, pp. 310-312 (W. Cantwell Smith).
31. In *Tafsîr al-Manâr*, VI, p. 27, ce qui est une interprétation par trop simpliste du principe que la "foi seule" sauve !
32. Ibidem, pp. 30-31.
33. Ainsi conclut Henri Coudray, dans son Mémoire intitulé *Le Christianisme dans le Commentaire coranique du Manâr* (Mémoire de maîtrise, Lyon, 1972, polycopié, 102 p.), p. 40, qui ajoute : "Il faut reconnaître que la doctrine de la Rédemption, pour un musulman jalousement attaché à la pureté du tawhîd (unicité divine), doit apparaître - face à la simplicité transcendante du Dieu juste - singulièrement complexe et quelque peu impie. Et ceci d'autant plus que la notion de péché originel est pour lui dépourvue de toute signification. Au contraire, chaque homme arrive au monde avec sa fitra (nature), ce don de Dieu qui pourvoit l'homme d'une raison naturelle et d'une propension innée au bien ; par lui-même et sous la conduite de l'Islam, l'homme a la possibilité d'agir selon ses bonnes dispositions naturelles et d'être ainsi agréé de Dieu".

34. Significatif à ce sujet est l'article publié par *Minbar al-Islâm* (Le Caire) en février 1964 (n° 9, 21^{ème} année, pp. 166-175) et traduit par *Études Arabes* (I. P. E. A. , Rome, polycopié), n° 7, Pentecôte 1964 : "Tentative des Juifs pour se justifier d'avoir versé le sang du Messie". "Les Juifs sont responsables du crime d'homicide qu'ils ont préparé et par lequel ils ont tué le Messie Jésus, que ce soit lui-même qui en ait été la victime comme le pensent les Chrétiens ou que la victime ait été son sosie comme le croient les Musulmans... A-t-on jamais entendu un avocat s'efforcer d'innocenter le véritable coupable du crime qu'il a perpétré ? Les Chrétiens seraient-ils parvenus à un tel degré de niaiserie ?
35. Ce livre, publié en arabe au Caire, en 1954 (Matb. Misr, 234 p.), a été traduit successivement en anglais : *City of Wrong - A Friday in Jerusalem* (par Kenneth Cragg), Djambaten, Amsterdam, 1959 ; en espagnol : *La Ciudad inicua* (par J. M. Forneas), Madrid, 1963 ; en français : *La cité inique* (par Roger Arnaldez), Paris, Sindbab, Lib. arabe, 1973, 155 p. "Il se présente comme un triptyque prenant successivement comme centre d'intérêt les Juifs, les Apôtres et les Romains. Tout le récit se déroule le Vendredi Saint et les principaux personnages, dans chaque tableau, réagissent selon leur tempérament devant le fait capital de la condamnation de Jésus, considérée comme le plus grand crime de l'histoire" (cf. G. C. Anawati, Jésus et ses juges d'après la Cité inique, du Dr Kamel Hussein, in *Mélanges de l'I. D. E. O.* , Le Caire, n° 2 (1955), pp. 71-134). Un autre ouvrage, *al-Wādī l-muqaddas* (La Vallée Sainte), "haut lieu de la résistance à l'oppression est en cours de traduction (par l'Abbé Yoakim Moubarac).
36. Cité par C. C. Anawati dans sa conférence Foi chrétienne et foi musulmane d'aujourd'hui, in *Cristianesimo e Islamismo* (tavola rotonda, 17-18 aprile 1972), Roma, Lincei, 1974, pp. 191-207 (voir p. 204).
37. Cf. Ali Merad, art. cit. , pp. 91-92, qui ajoute : "Dans la vision glorieuse de la fin terrestre du Christ, telle qu'elle est proposée par le Coran, il y a une leçon propre à décourager le mal, à apaiser le doute et à faire surgir l'espérance".
38. Cf. Ahmed Taleb (al-Ibrâhîmi) dans ses *Lettres de prison* (en français, SNED, Alger, 1966, 189 p.), plus précisément dans une "lettre à un ami français, en date du 25/8/58" (p. 35).
39. Cf. à ce sujet : Ali Merad, Dialogue islamo-chrétien : pour la recherche d'un langage commun, in *Islamochristiana* (I. P. E. A. , Rome) n° 1, 1975, pp. 1-10, et Roger Arnaldez, Dialogue islamo-chrétien et sensibilités religieuses, (idem) p. 11-24.
40. Mentionnons simplement ici les célébrations de 'ashûra' (le 10 du premier mois de l'année liturgique musulmane) à Nabatiyya, dans le Sud Liban, et à Najaf et Karbala', en Irak.
41. On consultera l'œuvre de Louis Massignon sur al-Hallâj :
 - Le dîwân d'al-Hallâj (texte arabe), in *Journal asiatique*, janv. -mars. 1931 (tiré à part chez Geuthner, 1931, 2^{ème} éd. , 1955, 171 p.),
 - *Dîwân* (de Hocein Mansûr Hallâj), trad. et présentation par L. Massignon, Paris, Cahiers du Sud, 1955, 160 p. ,
 - *Akhbâr al-Hallâj* (oraisons extatiques), Paris, Vrin, 3^{ème} éd. , 1957 (texte arabe : 158 p. ; texte français : 217 p.),
 - *La Passion d'al-Hoseyn Ibn Mansour al-Hallâj, martyr mystique de l'Islam*, Paris, Geuthner, 1922, 2 tomes à pagination continue (t. 1 : pp. 1-460 ; t. 2 : pp. 461-942, avec 105 p. de bibliographie).
42. Cf. Louis Massignon, L'œuvre hallagienne d'Attâr, in *Revue des Etudes Islamiques*, Paris, 1941-1946, pp. 117-144. Le poème se trouve aux pp. 136-138 et a été repris par M. Hayek, op. cit. , pp. 233-236. On y lit, entre autres :
 "Comme Jésus je suis parvenu au haut du gibet, m'étant gardé de tout...
 Comme Jésus est venu au gibet de la Certitude, pour y devenir stable,
 Comme Jésus, élevé à la même place, j'accomplis en amour la même justice.
 Comme Jésus du sommet du gibet de l'amour, je fais profession réitérée de l'Amour.
 Comme Jésus, arrivé au but des Arrivés, je regarde vers le Soleil en face... "
43. Toutes les luttes politiques de "libération nationale" et le combat actuel pour la Palestine ont connu et connaissent le fedâyîn, type de militant ici évoqué, promu au rang de "héros" national ou social.



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
--